

# La lettre

Association de Culture Berbère

Octobre 2020

## Hommage à Samuel Paty

L'horreur vient de frapper la France et meurtrir l'ensemble des femmes et des hommes de notre pays rassemblés dans une même sidération, une même peine, une même colère. Une fois de plus et une fois de trop. L'Association de Culture Berbère (ACB) présente ses condoléances à la famille et aux proches de Samuel Paty. L'ACB dit sa solidarité avec ses collègues et avec le corps enseignant dans son ensemble, cette avant-garde républicaine confrontée à la noble, difficile et aujourd'hui dangereuse mission de contribuer « *au perfectionnement général de l'espèce humaine* » selon la formule de Condorcet. L'ACB salue la mémoire de Samuel Paty.

L'heure est au recueillement. Pourtant, déjà, les questions et les commentaires se multiplient. Aussi rappelons que depuis 40 ans nous dénonçons l'islamisme radical, les mensonges et les délires de ses adeptes et rabatteurs, les errements

des « idiots utiles », adeptes de la victimisation, du ressentiment et de la haine de l'Occident. Nous l'avons fait sans céder aux généralisations, aux instrumentalisation et à l'irresponsabilité de l'extrême droite et consorts.

Rappelons que l'islamisme - radical ou non ! - a trois ennemis et partant trois lignes de front : le savoir et son corolaire la liberté de conscience ; l'émancipation des femmes ; la diversité culturelle et linguistique. Ils veulent nos enfants, des femmes soumises et des « *bouches cousues* ». Sur ces points, il faut que cesse les accommodements dits « *raisonnables* », l'angélisme et le ronron des déclarations de principe.

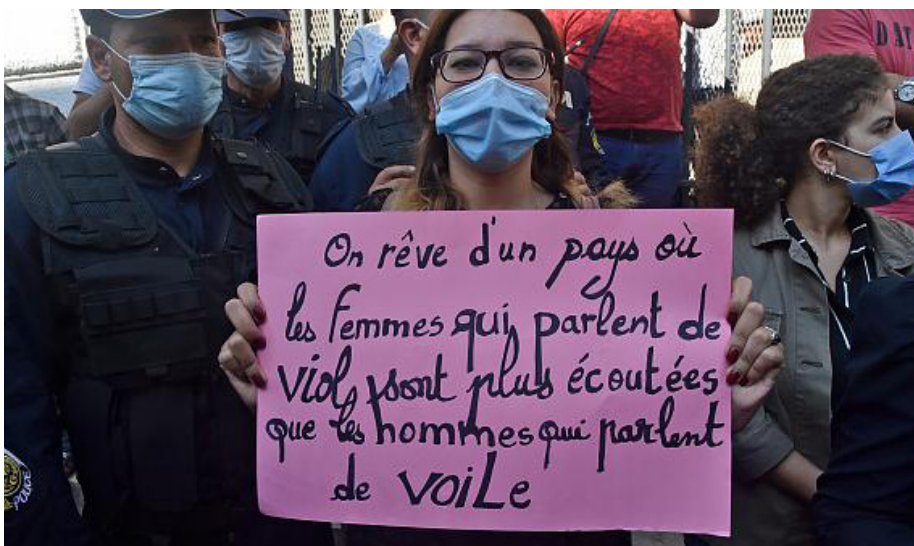
Nous sommes pessimistes. Car la décennie noire algérienne n'a pas servi de leçon en France. Nous sommes pessimistes quand les islamistes montrent d'infinies capacités d'adaptation. Nous sommes pessimistes quand leurs relais

sont nombreux et puissants dans la société et dans le débat public. Nous sommes pessimistes quand la République transforme des femmes et des hommes en croyants et plus en citoyens. Nous sommes pessimistes face au trop plein de culpabilité, de confusion et d'angélisme, face au trop peu de discernement et de fermeté. Nous sommes pessimistes car, on ne négocie pas avec les islamistes. Nous sommes pessimistes car comprendre les autres ne signifie pas tolérer les dépassements de la loi et accepter de voir fouler aux pieds les valeurs qui fondent et garantissent le pacte républicain et citoyen. Nous sommes pessimistes, car c'est ainsi que nous pourrions servir la mémoire de Samuel Paty.

Comme on dit en kabyle, « *Sgunfu di talwit a Samuel Paty* » - Repose en paix Samuel Paty

ACB-PARIS  
17 octobre 2020

## Dénoncer les féminicides et les violences faites aux femmes



Dimanche 4 octobre 2020. Thénia, (Boumerdes). Chaïma, 19 ans. La jeune fille a été kidnappée, torturée, violée, égorgée et brûlée par son bourreau, un récidiviste qui avait, quatre ans plus tôt déjà agressé Chaïma ! Le professeur Mostefa Khiati, président fondateur de l'ONG algérienne la Forem et ci-devant directeur central au ministère de la Santé (1984-1989) s'est fendu de ce commentaire : « *Normalement, une fille lorsqu'elle a une bonne éducation ne doit pas se lier d'amitié ou même de simples relations avec n'importe qui. Il faut qu'elle sache qui il est et*

► ► ► *quel est son comportement, à moins que ce soit un camarade à l'école ou l'université* » (TSA 05 Oct. 2020). M. Khiati traduit-il par cette déclaration une opinion personnelle – déjà discutable – ou, plus inquiétant, une part plus ou moins représentative de l'opinion ? A 'Oum El Bouaghi, au Nord-Est de l'Algérie, un père de famille a égorgé sa femme, avant de lui arracher les yeux, devant leurs trois fillettes (Echourouk, 28 septembre).

En 2019 « *les services de la Sécurité Nationale algérienne ont recensé un peu moins de 6000 cas de violences sur les femmes en Algérie. Ce chiffre est loin de refléter la réalité puisqu'il ne concerne que les femmes qui ont osé aller jusqu'au dépôt de plainte* » (tv5monde.com, 10 mars 2020). Dans El Watan (13 septembre), Nassima Oulebsir rapporte que « *les cas dits «féminicides» se multiplient et les associations dénoncent le silence des uns et l'indifférence des autres* ». 36 cas – a minima là aussi - depuis le début de l'année, « *que les médias rapportent très peu* ». « *La DGSN, quant à elle, évoque quatre affaires seulement de janvier à juin* ». Egorcée, abattue par un fusil de chasse ou une arme de fonction, tabassée jusqu'à ce que mort s'ensuive, la plupart de ces femmes ont été assassinées dans le huis clos des foyers. Et la justice traîne quand elle n'absout pas le tueur pour des raisons médicales et autres « *provocation* », *adultère* » « *désobéissance* » des victimes ou encore... le « *stress* » du mari. Pire : s'ajoutent désormais « *des programmes TV de certains canaux privés [qui] sont venus endosser ce discours* ».

Alors des Algériennes s'organisent, comme Narimène Mouaci et Wiame Awres qui ont lancé le mouvement « #Nous avons perdu une des nôtres ». « *Le hashtag est plutôt un cri de détresse (...) pour dénoncer les féminicides et autres violences dont sont victimes les femmes et les filles algériennes* » (Libertés, 6 août).

« *Le chemin est encore long pour que la femme algérienne gagne ou regagne sa place dans notre société en tant que citoyenne à part entière* » confie Wissem, militante féministe du Collectif Libre et Indépendant des

Femmes de Bejaïa. Lydia, membre du Collectif, ajoute : « *les féministes algériennes subissent un lynchage constant sur les réseaux sociaux, sans parler des menaces de mort, des intimidations en direct ou des représailles contre nos familles... Mais ce n'est pas ça qui va nous démoraliser ou nous empêcher de continuer la lutte, parce que oui, c'est une lutte !* » (tv5monde.com, 10 mars).

**« Les femmes ont été de tous les mouvements et de toutes les guerres en Algérie (...). Mais, aujourd'hui, elles sont là pour elles-mêmes, et c'est le grand changement »**

Mobilisées au sein d'un « *carré féministe* », les féministes algériennes s'affichent – et luttent - sur le pavé du Hirak. « *Nous existons, nous sommes dans la photo du Hirak* », se réjouit la sociologue Fatma Oussedik, une féministe de la génération militante des années 1970. « *Les femmes ont été de tous les mouvements et de toutes les guerres en Algérie (...). Mais, aujourd'hui, elles sont là pour elles-mêmes, et c'est le grand changement* ». Un *affichage joyeux et têtu, sans concession. Du jamais vu en Algérie sous une forme aussi décomplexée* » rapporte Frédéric Bobin (Le Monde, 7 mars).

« *Algériennes en luttés ! Stop Féminicides !* » tels sont les slogans de l'appel lancé et d'un rassemblement organisé le 11 octobre dernier devant le Consulat d'Algérie par un collectif de femmes algériennes en France pour soutenir l'Appel de tous les collectifs des femmes en Algérie et ailleurs qui se rassemblaient le jeudi 8 octobre. Face aux « *viols et aux*

*meurtres de Chaima, Ikram, Razika, et toutes les autres victimes* », l'appel dénonce « *le laxisme de l'Etat Algérien, la complicité des agents de sécurité et du corps judiciaire, la banalisation des violences faites aux femmes par la société* ».

**Apprendre à dire « non ! »**

Leïla Merad, psychologue clinicienne, explique : « *la plupart des familles algériennes ne font pas sentir à la femme battue qu'elle est une victime du fait même d'une conception culturelle qui veut que l'homme « élève » son épouse* ». (...) *Même si elle se considère comme victime, son entourage essaye de l'en dissuader et ainsi l'empêche de réagir en tant que telle* » (Libertés, 6 août). Ainsi les femmes se mobilisent, apprennent à dire « non ! », bousculent normes et codes (voir Patricia Melotte, The-conversation.com, 16 juillet). Cela suppose des formations une éducation pour savoir se faire comprendre et faire comprendre qu'un non est un non et pas un oui déguisé ! Education donc mais peut-être et d'abord éducation des garçons, des jeunes hommes et de leurs aînés. En France et en Algérie. Une éducation qui ne tergiverse pas face aux tenants d'un patriarcat à moustache et face aux adeptes barbus des rigorismes religieux de tous poils : « *Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines* » écrit Maïssa Bey dans *Nulle autre voix* (L'Aube, 2018).

Une éducation et une citoyenneté qui ne cèdent rien au droit à la mixité, au droit de porter une jupe, au droit de ne pas porter de voile, au droit de se baigner, au droit de se promener. Seule. Comme l'étudiante Assia Djebar dans les rues d'Alger. La marche deviendra un symbole chez l'écrivaine : celui du mouvement et du déplacement du corps féminin - la « *première* » des libertés - de l'émancipation et de la transgression. Marcher, seule et sans voile. Sans crainte et sans tuteur.

Un livre de Laakri Chérifi

# Les chanteuses kabyles. Graines de la douleur

**H**'nifa, Chérifa, Nouara, Taos Amrouche, Malika Domrane, Djohra Abouda ou Massa Bouchafa forment trois générations d'artistes femmes qui depuis les années 40, ont braver les interdits et le code « *paroxystique de l'honneur* » de la société kabyle. Trois générations qui ont porté un héritage et su le renouveler : par la radio et les enregistrements, par les thèmes et les formes vocales, musicales et orchestrales, par des prestations publiques... devant des hommes ! Grâce à ces artistes, les voix des femmes kabyles sont sorties du cadre codifié des fêtes de village pour partir à la rencontre du monde. Elles ont chanté « *la douleur* » et d'abord l'universelle *suprématie des hommes* », cet « *ordre social primitif et brutal, dans lequel la femme kabyle était écrasée, assujettie et réduite à néant* ». Douleurs de l'exil aussi et de l'infidélité de celui qui part : « *Etourneau voyageur / Suis-le en bateau / Dis-lui pourquoi m'a-t-il trahi* ». L'exil est aussi le leur, celui de femmes qui, parties à Alger ou à Paris, ont transgressé les règles. Il devient bannissement, déracinement, « *chance* » qui s'est enfuie à jamais : « *Tura ifuk zzhu / Maintenant les joies sont finies* » chante Chérifa quand pour Nouara : « *L'exil est un fardeau / Ma solitude aussi / la mauvaise compagnie dont je suis affublée me dégoûte* ».

Les pionnières ont perpétué les modes traditionnels et une poésie d'édification. Ici, on en appelle à Dieu, au Livre et à une foulditude de saints locaux – culte peu apprécié des tenants d'un islam rigoriste qui laisse peu de place au sacré. Les nouveautés thématiques et de formes sont venues progressivement. Ces chanteuses se sont comme « *projeter dans l'avenir sans se déraciner* ». Pourtant, le milieu artistique, largement masculin, n'a pas fait toute sa place à l'œuvre de ces femmes, renvoyé au « *folklore* », à un « *genre mineur* ».



Par la chanson, ces femmes traduisent leurs « *états d'âme* » : les « *ighel-ban* » (tourments), *l'hif* (misère), *lxix* (mal d'être), l'abandon, le rejet et le désordre social. Elles portent les souffrances du groupe dans des chants de guerre ou nationalistes, des chants où elles expriment les horreurs endurées par les femmes elles-mêmes. Chants du « *désabusement* », « *face à l'indifférence de l'Etat quant [au] passé de militantes* » des femmes. Douleurs aussi d'une indépendance vécue par la Kabylie « *comme une spoliation d'une victoire à laquelle elle avait largement contribué* » : « *Finie la peur, finies les balles et les bombes / Mais notre misère est toujours la même / Quiconque nous déteste / Nous pose le pied sur le ventre et nous écrase.* »

S'inspirant des travaux de Youcef Nacib, Mehenna Mahfoufi ou Tassadit Yacine, l'auteure accompagne ses biographies d'extraits bilingues de chansons. Elle replace ce répertoire féminin dans le patrimoine pluriséculaire et l'histoire moderne des littératures kabyles, ce qui offre une utile mise en perspective d'une expérience artistique bien vivante, positive et toujours réfractaire. Pour ces femmes kabyles, dont on ne dira jamais assez le courage – la musique reste « *une activité dépréciative* » - le chant est un espace d'énonciation d'une société dont elles portent alors « *l'image idéal de soi que forme le groupe* ». Comme espace d'expression individuelle, le chant devient l'espace de l'exil, espace thérapeutique et exutoire. Un espace de contestation aussi ! Dommage que l'éditeur n'ait pas fait son travail de correction (orthographe, répétitions, transcriptions aléatoires et gngnangn de la couverture).

Laakri Chérifi, *Les chanteuses kabyles. Graines de la douleur*, L'Harmattan 2020, 273 p., 27 €.

# « Nous sommes Charlie », « nous sommes Mustapha Ourrad »

« La vérité, monsieur l'officier, est que tu t'étonnes facilement. La vie, la vraie vie, est d'une simplicité enfantine. Il n'y a pas de mystère. Il y a seulement des salauds. (...) Ne viens pas me raconter que c'est plus compliqué que ça. Comment ne comprends-tu pas que cette soi-disant complication ne profite qu'aux salauds ? » dit Gohar dans le roman *Mendiants et orgueilleux* d'Albert Cossery. Albert Cossery, était l'un des auteurs préférés de Mustapha Ourrad. *Mendiants et orgueilleux*, un de ses livres de chevets. Mustapha Ourrad était le correcteur du journal Charlie Hebdo. Il est l'une des victimes de l'attentat perpétré le 7 janvier 2015. A ses côtés sont tombés : Cabu, Wolinski, Tignous, Charb, Bernad Maris, Honoré, Elsa Cayat, mais aussi Frédéric Boisseau, Franck Brinsolaro, Michel Renaud.

Le procès des attentats des 7, 8 et 9 janvier 2015 à Charlie Hebdo, à Montrouge et à l'Hyper Cacher a commencé le 2 septembre et doit se tenir jusqu'au 10 novembre prochain. Le vendredi 11 septembre, Louisa Ourrad, la fille de Mustapha témoignait et rendait hommage à son père, l'enfant d'Aït Larbaa qui aimait, dans le même mouvement, Baudelaire, Rimbaud, Brel, Brassens ou Ferré et des chanteurs kabyles à commencer par Chikh el Hasnaoui



Louisa Ourrad a décrit son « père aimant et très drôle », un Kabyle « tombé amoureux » de la France et de sa littérature : « c'était sa troisième langue le français, après le kabyle et l'arabe ».

1974, Mustapha Ourrad arrive en France. « Il avait 20 ans et la première chose qu'il a faite, c'est d'aller au cimetière Montparnasse sur la tombe de Baudelaire. Et il a déposé 2 Gitanes, c'était la marque de cigarettes qu'il fumait à l'époque. Parce qu'il se disait que si Baudelaire avait été encore vivant, c'est cette marque qu'il aurait fumée ». Baudelaire, dont il récitait des poèmes entiers ce qui lui valut, en Algérie, son surnom : « Mustapha Baudelaire ».

Discret, la voix douce et posée, timide et pudique Mustapha Ourrad était un autodidacte doublé d'un érudit, car curieux de découvertes et de connaissances. « Autodidacte lettré, né en Algérie, dans un village des montagnes de Kabylie, Mustapha Ourrad y avait vécu à la dure ; il pouvait préciser "vivement" que l'accent prononcé qu'il avait gardé était un "accent kabyle" rapporte l'une de ses anciennes collègues dans un texte publié sur le Blog des correcteurs du journal *Le Monde*. « De sa voix toujours douce et égale, en roulant les r, subsistance de son enfance kabyle. Des origines dont il était fier. Lui qui a acquis la nationalité française sur le tard. Il n'a d'ailleurs pas eu le temps d'aller chercher les papiers officiels. C'est sa fille qui l'a fait pour lui. Après sa mort » rapporte Charlotte Piret le 27 août dernier sur France Inter.

Le 13 janvier 2015, à l'institut médico-légal de Paris, parmi les centaines d'anonymes venus lui rendre hommage, il y avait aussi ces personnalités kabyles venus se recueillir une dernière fois à la mémoire de Mustapha Ourrad, l'enfant d'Ath Yenni : Akli D, Idir, Ferhat Imazighen, Benmohamed, Ramdane Achab, Malika Baraka, Hmimi Ait-Bachir, Hend Sadi ou Dyhia Chiki la championne du monde de karaté.

## Bulletin d'adhésion

Nom ..... Prénom .....

Profession .....

Adresse .....

CP et ville .....

E-mail ..... Tél .....

Je règle aujourd'hui la somme de : ..... € à l'ordre de l'ACB

Adhésion : à partir de 30€  Soutien : 100€ ou +  Membre bienfaiteur : à partir de 300€



A retourner avec votre règlement à ACB : 37 bis rue des Maronites - 75020 Paris - Tél : 0143582325

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre don qui vous ouvrira droit à une réduction d'impôt

Retrouvez nous sur notre site [www.acbparis.org](http://www.acbparis.org) sur [facebook.com/acbparis](https://facebook.com/acbparis) & [twitter.com/de\\_berbere](https://twitter.com/de_berbere)